

# Une odeur de pain chaud

Au cœur du Périgord des années cinquante

# Table des matières

Avis au lecteur	9
IMAGES PRÉLIMINAIRES	
Prélude	12
Nana	12
Mutatis mutandis	14
Livre 1 : GALERIE	
Rue Combe des Dames	18
Savignac et le Marchat	20
La maison de la boulangerie	24
Marie	27
Anne	30
Méry	33
Le Papet	36
Marie-France	40
Dame Nature	43
Goûters d'antan	46
Évasion	48
INTERLUDES	
Matins	52
Gourmandises	53
LIVRE II : IMAGES PÉRIPHÉRIQUES	
L'Hôtel du Parc	56
Marguerite	59
Antonne	62
Coulaures	66
Excideuil	71
Le Sarrot	73
L'école à Périgueux	79

INTERLUDE	
Refrains	84
LIVRE III : AU RYTHME DES SAISONS	
Toussaint	88
Noël	92
Carnaval	96
Pâques	99
Pentecôte	103
INTERLUDE	
Mondes parallèles	109
LIVRE IV : « AVEC LE TEMPS, VA, TOUT S'EN VA »	
Ils sont partis	112
« Come in, my dear »	117
Nouvelles amitiés	120
Bouleversement	124
Déchirement	129
Nouvelles habitudes	132
L'appel des jeunes	135
Nostalgie	138
POSTLUDE	143
PETITS SUPPLÉMENTS... de douceurs	
La croquante	148
La frangipane de Jean Vessat	149
PETITS SUPPLÉMENTS... de généalogie	150
INDEX DES PERSONNES	152
INDEX DES LIEUX	154
SOURCES	156
REMERCIEMENTS	157



## Dame Nature

Mon pays, ce sont des tons de vert qui se déclinent à l'infini : vert glauque des petites mares nichées au creux de nos bois châtaigniers, vert douillet de la mousse où pointent les giroles, modestes étoiles safranées d'un sol généreux, vert sombre des pins trop nombreux attristant nos forêts, vert étincelant de la rivière où se reflètent aulnes et peupliers.

« *Verde que te quiero, verde* » écrivait Lorca. Vert, comme je t'aime, vert, toi qui es la parure de cette nature qui a accompagné toute mon enfance.

Mon pays, c'est aussi la pierre : rochers calcaires qui affleurent sur le causse trop souvent meurtri par les engins des carriers ; pierres plates transformées en lauzes pour le plus grand bonheur de nos vieilles toitures, petites pierres extraites de nos terres pour construire cabanes et murets.

Cette nature fut l'amie de chaque jour pour la gamine que j'étais.

En haut du champ de foire, il y avait donc une ancienne carrière dont les éclats de pierre nous servaient à construire nos maisons de poupées. Dans le parc de la vieille chapelle, un if plusieurs fois centenaire, m'offrait un siège confortable pour la lecture : je m'installais alors au creux formé par deux branches et je me plongeais dans « Le Grand Meaulnes » ou « La Maison de Claudine ». Il fallait que Mamée m'appelle plusieurs fois avant que je ne l'entende et pourtant, la maison était si proche que je l'apercevais de mon perchoir.

J'aimais me rendre dans cet endroit secret et mystérieux ; quand je poussais la porte de bois de ce qu'on appelait « le jardin public », je pénétrais dans un autre univers. Les grands arbres où nichaient de multiples oiseaux y apportaient ombre et fraîcheur, les buis taillés et le lilas aux branches harmonieuses formaient un contraste avec la chapelle

abandonnée. Le mur de pierres qui bordait la partie nord dissimulait totalement les alentours au regard d'une fillette qui était bien loin d'atteindre sa hauteur.

De l'autre côté de la porte de bois, quelques balustres alternant avec des grilles rouillées provenant d'anciennes tombes, constituaient un tableau sinistre.

La vieille église Saint-Christophe avec ses deux baies campanaires vides, sa nef détruite et son chœur exposé à tous les vents, n'était plus qu'une ruine recouverte de lierre mais son allure romantique attirait les promeneurs. D'antiques légendes couraient encore dans les hameaux au sujet de ses cloches disparues et l'on racontait qu'en cherchant bien, on pourrait les retrouver au fond de l'Isle.

Cette rivière fut plutôt la compagne de nos jeux d'adolescents : l'écluse du vieux moulin servait de limite à une piscine naturelle et ses parties émergées nous offraient une plage idéale.

Les vignes, alors abondantes sur nos coteaux, jalonnaient nos promenades et quand nous montions au Bos, nous traversions un océan strié d'ocre et de vert d'où émergeaient çà et là les branches frêles d'un pêcher chargé de fruits savoureux qui étanchaient notre soif.

Le Bos était une châtaigneraie où il fallait pénétrer avant d'atteindre nos vignes. On aurait pu parler à cette époque du vignoble des hauts de Savignac : de nombreux habitants y avaient leur lopin de terre auquel ils pouvaient accéder par des chemins aujourd'hui disparus sous la végétation. Les jours de vendange, la foule y était plus dense que sur les boulevards de Périgueux, la joie était au programme, cris et rires se mêlaient aux chants des oiseaux. Malgré tout, j'aimais mieux le calme du bois que je parcourais avec Mamée, sans faire de bruit, les jours où nous partions cueillir les champignons.

Mes balades enfantines ne se limitaient pas à ce « territoire » situé à quelques centaines de mètres de la maison, au-dessus de l'antique quartier du Marchat. J'allais de temps en temps vers les possessions de Méry : une petite vigne et sa cabane situées au bord de la route de Chauzanaud, au lieu-dit les Penauds. Le pépé s'y était rendu très souvent, délestant les bâts de sa bourrique, lorsque la côte était trop rude. Mirza, comme ses congénères, était fort têtue et elle s'arrêtait tout net. Il fallait donc user

de douceur et de diplomatie pour parvenir au bout et c'est Méry, chargé comme un bourricot, qui soufflait à l'arrivée !

Combien de fois m'avait-on raconté cette histoire ! J'ai connu Méry trop vieux pour le voir monter aux Penauds. Il avait laissé la propriété à son fils Raoul qui, avec l'aide de sa femme, avait transformé la cabane en véritable petite maison. Les jours de vendanges, ma tante y farcissait la poule et mon oncle veillait à la bonne tenue de sa cave. L'eau était rare mais coulait toutefois d'un robinet bricolé au bas d'un bidon adossé à un arbre. Moi, j'aimais bien les Penauds ainsi aménagés et je n'étais pas la dernière à m'attabler sous les arbres, avec les vendangeurs.

Et puis il y avait les chemins : chemins creux de mon enfance, pour aller dans les hameaux de Bujadelle, Chauzanaud et les hauteurs de Pommier, point d'asphalte comme aujourd'hui.

« *Asfalto, mi dolorido pie* », écrivait Miguel Hernández, le poète paysan espagnol, « asphalte, tu meurtris mes pieds » ; il est bien plus agréable de marcher sur la terre meuble ou de fouler l'herbe rafraîchie par la rosée du matin.

Ces chemins, je les ai parcourus adolescente, avec Marie-France, nous aimions tout particulièrement longer la rivière derrière le château de Saint-Privat pour aller jusqu'à la Fontpisse, une résurgence qui coulait quand elle voulait. Aux heures de sécheresse nous nous aventurions dans le boyau de cette source au nom peu poétique mais nous n'allions pas bien loin. « Courageuses mais pas téméraires » aurait dit ma grand-mère rassurée car elle nous préférait sages. Nous poursuivions notre marche jusqu'aux « Chambrettes », sorte d'abri-sous-roche où se reflétait l'eau de la rivière ; quand je contemplais ces taches irisées et mouvantes, légèrement teintées d'azur, je m'imaginai à Capri, dans la grotte bleue, mais j'étais bien loin du compte.

## Goûters d'antan

Pour ma grand-mère Marie, une fillette ne pouvait absolument pas se passer de goûter au risque de tomber malade, il fallait donc revenir à seize heures précises pour « faire quatre heures », dans la cuisine ou au fond du jardin, à l'ombre du noisetier.

Ne croyez pas que Marie se contentait de tailler dans une belle miché de pain dont la boulangerie était remplie, une large tartine qu'elle beurrerait généreusement ; non, il ne s'agissait pas d'un pique-nique qu'on emportait en promenade, quand on prenait le temps de s'asseoir à table, c'était autre chose.

Lorsque j'ouvre le grand placard toujours existant dans ma salle à manger, je sens encore cette faïence mouillée de lait. C'était là que Mamée rangeait le grand bol de lait caillé qui faisait le bonheur de mes goûters. Avant de le consommer, j'ajoutais quelques pincées de sucre en poudre et je plongeais avec délice ma petite cuillère dans la masse gélatineuse qui se craquelait alors, formant un petit puits où étincelaient les fins cristaux. C'était frais sans être glacé, léger de surcroît, alors je n'hésitais pas à tout engloutir.

Je n'étais pas malheureuse non plus quand je sentais dans la cuisine l'arôme vanillé des « dorées », tartines passées dans un mélange d'œufs et de lait avant d'être frites à la poêle et parsemées de ces précieux cristaux de sucre. Personne ne savait faire les « dorées » comme Mamée.

Aux jours de forte chaleur, pas question pour elle d'aller transpirer devant sa cuisinière ni pour moi de déguster ces mets un peu trop caloriques, nous recherchions la fraîcheur d'un bol de fraises ou tout simplement d'un vin très allongé et fort sucré où surnageaient des morceaux de pain.



Cette dernière préparation, aussi simple que rustique, s'appelait « trempette » et je vous assure que c'était fort désaltérant.

Les jours passèrent et les habitudes changèrent, j'avais grandi, Marie se montrait peut-être un peu moins active. Comme elle était gourmande, elle m'envoyait à l'Hôtel du Parc tout proche avec deux coupes de verre que le nouveau propriétaire nous remplissait de glace maison. Je me souviens tout particulièrement de ce parfum de pistache que je n'ai jamais retrouvé ailleurs.

Ma grand-mère m'attendait sur le pas de la porte avec un petit sourire de contentement et nous nous installions à la table de la cuisine pour déguster cette petite merveille à l'abri des regards indiscrets.

## Évasion

**F**ranchir les limites de ce qui était permis m'a toujours attirée, c'est pourquoi j'aimais aller au-delà du champ de foire en grim pant sur un mur de clôture derrière lequel se trouvait un de mes petits paradis.

Imaginez une vaste étendue verdoyante et assez dégagée avec un arbre en plein centre, un de ces vieux chênes noueux, à la frondaison épaisse et harmonieusement dessinée. Je m'installais dessous et là je jouissais d'une vue incomparable sur mon village.

J'apercevais au loin la tour crénelée du château de Saint-Privat mais je ne suis jamais parvenue à distinguer la grande croix qui surmontait la colline d'en face, je me contentais de ce que je pouvais voir : des maisons minuscules, sorte de taches claires imprimées sur un fond vert et j'entendais la sourde rumeur de la vie à mes pieds.

En me tournant un peu vers la droite, je découvrais, toute proche, notre vieille chapelle derrière le tympan sculpté de son portail et son mur de pierre.

Quand le vent soufflait, j'imaginai un voyageur, les flancs battus par les pans de son manteau et lorsque le soleil se montrait enfin, je le devinais posant son vêtement sous l'effet de la chaleur. Réminiscence et mise en scène de la fable de La Fontaine où s'affrontent Borée, le vent du nord et Phébus, le soleil. Cette immixtion d'une réalité familière dans mon univers littéraire s'est accentuée tout au long de ma vie.

Dans les premiers films que j'ai vus au cinéma, je retrouvais des villages qui ressemblaient à Savignac, des acteurs qui avaient le sourire du pâtissier ou l'allure de ce grand bonhomme qui habitait du côté de « La Chapelle ». Je voyais des femmes qui étaient tout le portrait de Marie quand elle prenait ses habits du dimanche, j'apercevais sur la tête de certains hommes, le chapeau de fête du Papet.

Savignac et ses environs servaient de décor à mes lectures: ainsi j'imaginai « la maison de Claudine » un peu comme celle de mes grands-parents avec un environnement qui évoquait plutôt le Marchat avec sa ruelle escarpée, le château du « Grand Meaulnes » était incontestablement celui de La Cousse à Coulaures et la pension où séjournait le père Goriot rappelait l'ancienne demeure d'Antoine Chaminade en face de chez nous.

Quant aux « Bucoliques » de Virgile, dont l'étude en latin me fut imposée au lycée, je les situais autour de ce chemin ombragé, entouré de grands prés vallonnés, qui mène au Bos.

C'était une manière de m'évader bien loin des tristes murs gris des salles de classe.

FIN DU LIVRE I